

Vijaya Rao
Centre d'études françaises et francophones
Université Jawaharlal Nehru



Résumé : *La représentation québécoise de Pondichéry n'échappe pas au regard filtre porté par l'Europe. L'intérêt pour cette ville dans la fiction québécoise (chez Yolande Villemaire, Monique Patenaude, Louise Latraverse etc.) est avant tout dicté par le contexte francophone et une spiritualité 'moderne' et accessible de Sri Aurobindo. La représentation contemporaine parfois d'une situation de jadis ou l'insistance de s'occulter aux réalités socio-culturelles ne sont que quelques exemples du phénomène que Homi Bhabha appelle 'la fixité dans le discours colonial'. Or, cette fixité léguée au discours contemporain renvoie à la crise identitaire du sujet qui regarde, crise provenant d'une vision fracturée du monde. Les silences du corbeau de Yvon Rivard débutant avec la promesse de la libération spirituelle reprend ce cercle fermé de désillusion sur la terre de Pondichéry.*

Mots-clés : *représentation, ambivalence, francité, libération spirituelle, refuge*

Abstract : *The representation of Pondicherry in writings from Quebec can hardly escape the filter of the European gaze. Pondicherry's appeal in fiction from Québec (in writers like Yolande Villemaire, Monique Patenaude, Louise Latraverse etc) pertains to the French context and to the "modern" as well as accessible spirituality of Sri Aurobindo. Evoking nostalgic situations of the past or blinding oneself to the socio-cultural realities are pointers to what Homi Bhabha defines as the fixity in colonial discourse. In a contemporary discourse, however, this fixity signals the identity crisis of the subject, a predicament that stems from a fractured vision. Yvon Rivard's *les Silences du corbeau* that begins with the promise of spiritual liberation ends on a note of disillusionment in Pondicherry.*

Key words: *representation, ambivalence, Frenchness, spiritual liberation, refuge*

« Pondichéry est une ville unique. D'un côté, s'étend la « ville noire », une ville indienne traditionnelle, frémissante et grouillante ; de l'autre, « la ville blanche » se déploie en bordure de mer, l'ancienne partie coloniale de la ville, datant de l'époque où Pondichéry était un comptoir français. ... donnant l'impression d'un lieu hors du temps, hors pays, une saveur indéfinissable, croisement de l'Orient et de l'Occident où tout se fond et se confond. C'est l'Inde et ce n'est plus l'Inde »¹

On ne saurait comment réagir à ces impressions spontanées surtout lorsqu'il s'agit d'un « lieu hors du temps ». N'est-il pas le propre de tous les pays qui ont connu la colonisation de porter des marques d'un autre temps ou d'un autre lieu tout en continuant d'évoluer dans une autre direction ? Cette division à base de couleurs ne tient plus à vrai dire comme le confirme Georgette David :

« Les noms de ville blanche, ville noire, s'emploient encore couramment bien qu'ils ne correspondent plus tout à fait à la réalité. Les gens venus d'ailleurs n'arrivent pas à les faire passer par leur bouche, conscients de leur connotation raciste. Ils ne gênent pas les vieux Pondichériens car mépris et racisme quand ils ont existé ont toujours été mutuels ».²

Certes Pondichéry est unique en Inde au même titre que Goa, ancien comptoir portugais. Ces lieux se différencient de toutes les autres parties de l'Inde sous la colonisation britannique. L'architecture, le plan de la ville, la langue... autant de différences reflétant les cultures européennes présentes en Inde. Que cherche le voyageur occidental en Inde ? Une confirmation d'un pays arriéré, moyenâgeux ? Un pays qui avance en matière de technologie pour concurrencer avec le monde développé ? Il peut y avoir autant de représentations de l'Inde que de regards.

Les questions autour de la représentation restent très souvent ambiguës et nébuleuses malgré le débat continu sur ce sujet. Si pour certains la représentation est à la fois indispensable et impossible³, pour d'autres elle est partielle et partiale⁴. Une figure peut-elle rendre justice à son objet ? Voici la question dont plusieurs se préoccupent afin de vouloir lire la justesse dans la représentation d'un pays ou d'une culture. Chose certaine, la représentation fige l'objet dans un espace et un temps déterminés. Peut-on admettre alors que la représentation reste après tout un problème politique ? Ceci nous ramène à la question de la subjectivité, le besoin d'étudier le sujet en question, pour ainsi définir le regard.

Vouloir partir à la dérive du discours colonial, tel semble être la position de l'écriture québécoise vis-à-vis l'Inde et plus particulièrement de Pondichéry. Cette position se colore d'ambivalence dira François Ricard⁵ en assurant que le Québec serait mieux disposé que le reste du monde occidental quant à la compréhension de l'Orient. Selon lui, « la peur de la France, l'insécurité au sein de la culture, l'amour de la pauvreté... » explique cette ambivalence. Cependant, Graham Huggan déclare dans son article « Orientalism Reconfirmed »⁶ que malgré l'intention de vouloir s'écarter des clichés sur l'Inde et de la supériorité occidentale, les textes canadiens (y compris québécois) finissent par reconfirmer les stéréotypes de la rencontre Orient-Occident. Il est bien évident que dans de tels échanges on sort difficilement des pièges endémiques.

Il est à noter que Pondichéry constitue l'exotisme même pour les Indiens en raison de son passé historique. On ne parle plus français dans les rues mais apercevoir soudain quelques noms français de rues, le képi rouge des policiers ou l'architecture française sont des raisons suffisantes pour remarquer l'étrangeté de cette petite ville un peu particulière dans l'immensité de l'Inde qui a subi l'influence islamique et britannique.

La longue histoire des rivalités franco-anglaises a désigné tout naturellement Pondichéry comme une ville de réfugiés politiques indépendantistes qui fuyaient la police britannique. La ville a ainsi servi de refuge à d'illustres révolutionnaires : le poète Baradiar venu en 1908 et qui y mourra accidentellement quelques années plus tard, et le philosophe Sri Aurobindo qui débarque en 1910 et ne quittera jamais Pondichéry. Né à Calcutta le 15 août 1872, Sri Aurobindo eut accès dès son jeune âge au latin, au grec, à l'anglais et au français grâce à son éducation britannique. Rentré en Inde en 1893, il commença à enseigner le français et l'anglais à Baroda. La première partie de la vie d'Aurobindo est intimement liée au mouvement de libération de l'Inde. C'est en 1910 que Sri Aurobindo s'installa définitivement à Pondichéry, y établit un Ashram. Pondichéry devint pour lui le lieu privilégié de ses expériences spirituelles. Il initia ainsi un bon nombre de disciples dont les successeurs ne cessent aujourd'hui de continuer sa mission.

Aujourd'hui Pondichéry est synonyme de l'Ashram de Sri Aurobindo. Les touristes indiens aussi bien qu'occidentaux s'y rendent afin de savourer l'ambiance de cet endroit unique. Il y a de quoi y puiser des images variées de l'Inde provenant de l'Europe, de l'Amérique du Nord et d'ailleurs. Si l'image européenne est encore colorée de la perspective colonialiste, qu'en est-il de la vision canadienne ou plus particulièrement québécoise ? Cette vision se fonde-t-elle sur des emprunts européens ? Est-elle indépendante de la perspective colonialiste ? Voici quelques questions qui surgissent en raison du passé bouleversant du Québec.

Pour étudier ces questions, trois thématiques seront ici suivies: le lien de francité comme marqueur de colonisation mais aussi comme lien d'affectivité ; Pondichéry vu comme lieu de promesse par excellence d'une libération spirituelle ; l'Inde à travers cette ville ressentie comme giron maternel.

Ces aspects seront examinés à la lumière de textes québécois très variés : *les Silences du Corbeau* d'Yvon Rivard, *Made in Auroville, India* de Monique Patenaude, *la Lune indienne* de Yolande Villemaire, *Poudre de kumkum* de Larry Tremblay, *le Pays d'ailleurs* de Xavière Sénéchal et *India, mon amour* de Louise Latraverse.

Nostalgie du temps colonial

L'association avec la langue française fait de Pondichéry un lieu rêvé dont la sonorité, paraît-il, nous emmène dans un monde de délices et de merveilles. Dans le livre *India, mon amour*, Louise Latraverse se souvient de son enfance lorsqu'elle entendait le nom de Pondichéry : « Quand j'étais jeune et qu'on décrivait les comptoirs de l'Inde, je me disais qu'un jour, j'irais dans cette ville au si joli nom : Pondichéry ! »⁷ Pour Latraverse Pondichéry reste la ville blanche. Elle fait mention de la ville coloniale sans aucune référence la ville « noire ». Telle est la nostalgie des temps passés par procuration que toute trace de présence indigène se trouve omise ! La représentation de Pondichéry s'avère celle d'un ancien comptoir et maintenant d'une demeure spirituelle. Cette vision à distance occulte donc les mutations majeures dans le cas de Pondichéry devenu actuellement un centre commercial par excellence attirant sa clientèle des villages et petites villes environnantes. La forte tamoulisation de la ville au point de faire disparaître

même les noms français de quelques rues ne fait l'objet d'aucune mention. A vrai dire, la Pondichéry de Latraverse reste toujours française ! Les deux repas qu'elle évoque sont pris à l'Alliance française de Pondichéry disposant d'un restaurant où l'on trouve la meilleure baguette de pain.

Revenons à la remarque de François Ricard citée au début de l'article où il parle de l'ambivalence qui caractérise l'attitude du Québec envers la France. On ne peut que la mettre en parallèle avec l'image que peint Latraverse de Pondichéry. Son plaisir viscéral de se retrouver dans un lieu jadis occupé par la France est palpable. Toutefois, ce lien affectif se maintient surtout à cause de la langue française, l'emblème par excellence de l'identité québécoise en Amérique du Nord. Avec le constat, « le Québec ne peut être réellement et durablement francophone que s'il reste très majoritairement français »⁸ s'ajoute le besoin de fraterniser avec la communauté francophone à travers le monde. D'autre part l'implication du Québec à la francophonie assure que la langue française n'est pas l'apanage de la France.

« La francophonie a aidé les Québécois à surmonter leur complexe de minoritaires : la nécessité de défendre la langue française les avait longtemps enfermés dans une frilosité vis-à-vis de l'étranger, à tel point que certains anglophones, à l'instar de Mordecai Richler, ont pu dénoncer le racisme des Québécois. Il y avait « nous autres », les francophones, et « eux autres », tous ceux qui ne parlaient pas français (...) Aujourd'hui la bataille pour le français est devenue synonyme d'ouverture ». ⁹

De toute évidence, le français parlé ailleurs dans le monde touche une corde sensible chez le Québécois qui lutte constamment pour maintenir cette langue face à l'envahissement croissant de l'anglais. Ironiquement, Pondichéry sera liée à jamais au français dans l'imaginaire québécois malgré sa disparition presque totale de la vie quotidienne de cette ville. Toutefois, la présence des institutions françaises dans la partie « blanche » de la ville maintient un semblant de prévalence.

S'étalant à peine sur deux pages, la partie sur Pondichéry dans le récit de Latraverse reprend le leitmotiv du blanc ! « Nous voici dans Pondichéry, « la ville blanche » ; « c'est si joli ! Petites maisons blanches avec des jardins exquis » ; « un blanc immaculé. Des fleurs partout ». Or, le blanc symbolise par excellence l'architecture des anciennes colonies britanniques et françaises. Nous sommes dans la Pondichéry actuelle rattachée à l'Inde indépendante. Mais la ville blanche dont parle Latraverse est occupée en bonne partie par l'ashram de Sri Aurobindo. Cependant, un regard moins furtif sur la partie « blanche » de la ville révèle une majorité de maisons en gris perle, couleur privilégiée des Ashramites.

Outre le fait de rappeler un peu la gloire de la période coloniale, Pondichéry sert d'ouverture vers l'Inde, une fenêtre qui facilite la compréhension du pays. Dans le poème « Serviteur de la lune » de Yolande Villemaire, publié dans le recueil *la Lune indienne*, un passage sur Pondichéry est prometteur d'un roman situé à Chidambaram.

[...] Il aura fallu que je me rende à l'autre bout de l'Inde
Jusqu'à Chidambaram
Devant le dieu dansant
Pour pleurer mon karma

Puis j'ai appris l'existence d'un maharadjah de roman
A la bibliothèque Romain Rolland
Dans la ville blanche¹⁰

Bien que le nom de Pondichéry n'apparaisse pas dans ce poème, il est clair qu'il s'agit bien de cette ville : la bibliothèque Romain Rolland, une mine de sources, se situe en effet dans la partie blanche de la ville. Dans le poème intitulé « Sur la plage d'Auroville », Villemaire décrit le calme avec lequel un chien écoute la poétesse réciter les vers en sanscrit. A lire Villemaire, on découvre que la terre autour de Pondichéry est bénie d'une spiritualité procurant des effets bienveillants même sur les animaux.

Lieu de la libération spirituelle ?

« Ni moines, ni nonnes, ni gourou. Des hommes, des femmes et des enfants vont et viennent, vivant dans des maisons particulières, des appartements. Rien pour les distinguer des autres, si ce n'est une sérénité déconcertante, une paix lumineuse qui émane en nimbant toute la ville blanche d'une atmosphère unique, à la fois apaisante et chargée »¹¹.

Sous la plume de Xavière Sénéchal surgit une image propre à l'ashram de Sri Aurobindo, celle d'un lieu non-cloîtré, qui permet à l'individu d'accéder à son gré à la spiritualité. Cette ambiance de liberté a de l'attrait pour l'homme occidental, critique du « despotisme oriental ». C'est dans ce sens que les idées philosophiques de Sri Aurobindo ont été reçues comme étant modernes et accessibles. Cette image partagée par Georgette David reconnaît une approche plus complète de la spiritualité.

« Un ashram est souvent considéré comme une sorte de monastère. L'ashram de Sri Aurobindo diffère des autres en ce sens que ses membres recherchent non la renonciation au monde mais l'avènement d'une autre forme de vie animée par une plus grande conscience spirituelle. Ils s'adonnent à la fois à la méditation, à la recherche du développement de l'âme, à l'éducation physique, et à des tâches concrètes, soit nécessaires à la vie de la communauté, soit productives et artistiques. »¹²

Peu étonnant alors que presque tout livre québécois à thématique indienne ne manque jamais de broser un tableau de cet ashram. Situé aussi à Pondichéry, le roman, *les Silences du corbeau* nous présente un groupe d'occidentaux, disciples d'une jeune femme appelée Mère apparemment douée de pouvoirs spirituels. Notons qu'elle se distingue de la véritable Mère¹³, c'est-à-dire la compagne de Sri Aurobindo. Rivard prend la précaution d'annoncer dès le départ qu'il ne s'agit pas de la Mère connue à Pondichéry. Mais le romancier joue sur cette appellation justement pour créer cette ambiguïté.

A part Mère et son gérant, les personnages ont très peu de contacts avec d'autres Indiens. Le narrateur se lance dans l'autocritique par le biais de l'humour, de l'ironie, du cynisme et de la foi. Il ne s'agit pas pourtant d'un discours qui relèverait de la rectitude politique ou de l'arrogance d'un touriste occidental. Le personnage principal, Alexandre, est à la fois observateur et participant ce qui souligne sa position ambivalente vis-à-vis de la croyance aux pouvoirs spirituels et magiques de Mère.

Le roman dépeint surtout la dépendance de ces jeunes Occidentaux de fameux « darshans »¹⁴ (où ils attendent impatientement un signe quelconque de Mère. Jatti, l'Indien qui s'occupe du Guest House de l'Ashram de Sri Aurobindo où logent certains étrangers montre sa réticence dans un dialogue avec le narrateur :

- L'Inde, vous savez, est remplie de charlatans dont les Occidentaux ne se méfient pas assez. Par exemple, cette femme qui se fait passer pour Mère accorde, paraît-il, des *pranams*.¹⁵
- Oui, et alors ?
- Vous devez savoir qu'il est très dangereux de se laisser toucher la tête par de faux maîtres. Je ne serais pas étonné que vos jeunes amis aient été ensorcelés par cette femme.
- Si cela est le cas, nous n'y pouvons rien. [...] Autrement dit, nous avons le choix entre les bons et mauvais maîtres ?
- Evidemment.
- Et comment les distingue-t-on ?
- C'est simple : quelqu'un ne peut prétendre être un maître s'il n'a pas été reconnu tel par d'autres maîtres.
- Je comprends.¹⁶

L'auteur fait état d'une conscience occidentale en quête de foi en des miracles qui résoudraient des problèmes personnels. Chacun des personnages est venu en Inde avec ses bagages de crise personnelle. Pour la plupart, l'Inde joue le rôle d'un refuge ou mieux d'une échappatoire : « Véronique compte faire des économies qui lui permettront de prolonger son séjour de quelques semaines. L'idée du retour la terrifie »¹⁷.

Pourtant le livre n'échappe pas non plus à une idéalisation de l'Inde. Le narrateur avoue : « j'étais convaincu de me trouver à l'autre bout du monde, au commencement du monde, dans un siècle très lointain qui ne cesserait jamais »¹⁸. Toutefois, l'œuvre tente de rayer la dichotomie stéréotypée d'un Occident matériel et d'un Orient spirituel dans la mesure où l'intrigue révèle une dimension matérielle de certains lieux « spirituels » en Inde tout en démontrant que (le désir de) la foi peut résider aussi du côté du disciple occidental. La révélation ultime est dure à avaler : les disciples découvrent que Mère, jeune fille de 17 ans, une simple mortelle après tout, était exploitée par Chitkara, son agent, et que ce dernier les a escroqués.

Dans le renversement des paramètres qui se prépare, certains personnages indiens, tel que Mitra, ou Chitkara, et contrairement aux Occidentaux venus en Inde chercher leur salut aléatoire dans une quête spirituelle utopique, sont tourmentés par le désir de savoir comment on devient « blanc, riche et libre ».

Ainsi, l'image de l'Inde contemporaine, partageant les déboires d'une société en développement, court-circuite l'image idéale du pays que portent en eux les protagonistes venus de l'étranger. Ce chassé-croisé de représentations témoigne autant d'un transfert paradoxal de valeurs que de la contradiction de la nature humaine.¹⁹

Le piège réside dans le désir de trouver l'altérité de l'autre pour affirmer sa propre identité. Rivard l'avoue constamment ou ouvertement dans son livre. Il témoigne ainsi d'une dimension « pré-construite » de son projet esthétique. La grande valeur de son œuvre réside dans la narration qui repose sur le recours à des voix multiples dans la représentation de l'Inde. Bien lues, ces voix sont autant porteuses de clichés que d'avis réfléchis. Par le biais d'une gamme d'opinions et d'émotions qui vont du rationnel à l'affectif, du calme à la colère, de la foi au désillusionnement, le roman met en perspective le rapport Orient-Occident et construit des interrogations ayant pour but d'éviter les réponses hâtives.

Retour au giron maternel

Curieusement lors d'une Table Ronde sur la thématique « Ecrire l'Inde au Québec » en 2004, les quatre écrivains participants (Yolande Villemaire, Larry Tremblay, Yvon Rivard et Monique Juteau) ont souligné leur association du temps de l'enfance avec l'Inde. Ce constat significatif explique en grande partie l'idée du retour en Inde dans la plupart des textes. Voici ce que dit Yvon Rivard :

« Quand je suis arrivé en Inde, c'était comme si tout le réel devenait imaginaire. Comme si tout le réel, je le voyais pour ainsi dire du seuil de la mort, du point de vue de l'éternité en quelque sorte et, ainsi, la chose la plus quotidienne m'apparaissait miraculeuse de surgir là, à l'instant même, sous mon regard. Cela est sans doute rattaché à ce que je vous disais tout à l'heure à propos du temps, sorte de temps arrêté, d'instant suspendus, presque l'éternité. Et ça, c'était presque physique, ce n'était pas intellectuel, c'était un temps palpable, c'était un instant, la sensation même du temps. A chaque instant, je vivais dans l'instant. C'est pour ça que je rattache le temps découvert ou retrouvé en Inde, au temps de l'enfance ».²⁰

Si pour Rivard le voyage à Pondichéry signifiait le retour à l'enfance, le personnage principal de *Made in Auroville, India*²¹, voulait retourner à Auroville à cause de la Mère. Ce roman de Monique Patenaude brosse les tribulations physique, mentale et spirituelle d'une jeune québécoise (Lysiane Delambre) arrivée sur le sol indien, évoque son engagement à accomplir le rêve collectif d'un groupe de dévots de la Mère de réaliser une cité internationale libre, à savoir Auroville, et dépeint sa ténacité à surmonter les troubles d'une vie communautaire.

Le titre *Made in Auroville, India*, est tout aussi évocateur de la confection matérielle d'une industrie sur place afin d'être auto-suffisant que de la formation spirituelle de l'individu à Auroville. Les Auroviliens trouvent chacun et chacune un métier afin de mieux cultiver leur jardin. Lysiane représente ici la création de cette cité magique aux grands pouvoirs de transformation. Elle déclare à plusieurs reprises être 'née ici', qu'Auroville lui a donné une nouvelle vie, une renaissance. Par ailleurs, elle constate son rejet quasi-total de l'Amérique et son

amour excessif pour l'Inde. Doit-on haïr l'un pour être capable d'aimer l'autre ? Patenaude présente le désarroi de Lysiane, symptomatique du schisme Orient-Occident. Entre temps la jeune Lysiane amorce le yoga comme quête de soi.

Le début du livre se situe dans l'hôpital Jipmer de Pondichéry où Lysiane Delambre, la protagoniste, est admise après avoir fait une dépression. Elle se trouve confiée aux soins d'un psychiatre indien et cherche à quitter ce lieu immédiatement. Vers la fin du roman, désespérée de voir la défaite des Auroviliens face à leur lutte pour l'autonomie complète, Lysiane décide de retourner au Québec. C'est la fin des rêves, une utopie en crise, l'impuissance de garder la pureté de ce paradis pourtant promis par la Mère. La veille de son départ, se promenant dans le 'désert rouge', elle croit regretter la présence de la Mère sur cette terre. Lysiane constate maintenant que « le Divin est partout ou il n'est nulle part » et sa mission sera de le trouver dans « l'Amérique grise ». Mais Patenaude fait revenir Lysiane en Inde dans le dernier chapitre pour prouver le contraire. On dirait que l'auteur croit que cette terre est décidément bénie de spiritualité ou de la présence de la Mère.

La toute puissance de la Mère prévaut dans le livre entier. La fin du roman entonne un chant au rythme incantatoire: « Oh ! Mâ...Mâ ! murmura-t-elle, c'est pour Toi que l'on revient en Inde. » Ce qui débute comme l'histoire d'un éveil spirituel se termine comme un hommage à la Mère.

L'omniprésence de la Mère à Pondichéry est ressentie par tout voyageur. Comme le remarque Xavière Sénéchal « Elle est partout. (...) Dans les boutiques, les restaurants, les librairies, les bibliothèques »²². De la Mère à Pondichéry à la mère de l'auteur du *Poudre de kumkum*, le glissement est significatif pour le lecteur. C'est suite au décès de sa mère que l'auteur Larry Tremblay fait son treizième voyage en Inde. Cette dernière figure prend toutefois dans le récit de Tremblay des dimensions plus larges, puisqu'elle est associée aussi à l'image de la mer qui ouvre le récit et le termine de manière métaphorique. « Regarder la mer: seul sacré que ma présence sur terre accepte »²³

Il est à remarquer que Larry Tremblay a fait plusieurs séjours en Inde et a vécu dans un village indien dans le but d'apprendre le *kathakali*, une danse théâtrale extrêmement codifiée. La difficulté de dire l'Inde, au-delà du stéréotype, expliquerait-elle son *refus* d'écrire et de publier jusqu'à présent sur l'Inde malgré la fréquence de ses visites ? Tremblay avoue dans le *Poudre de Kumkum* qu'il ressent beaucoup de difficulté à écrire sur ce pays.

Conclusion

Toute aventure orientaliste cherche à explorer un ailleurs, qui s'exprime souvent sous la forme d'un *jadis*, d'une fuite dans le passé. C'est ainsi que de nombreux auteurs occidentaux ont présenté l'Inde, de surcroît comme un pays moyenâgeux, arriéré, figé et exotique par excellence : « ... voyager en Inde correspond plus à un déplacement dans le temps que dans l'espace. On traverse, ici, non des villages, mais des époques. »²⁴ Ailleurs, en décrivant son voyage dans l'Inde du Sud, Louise Latraverse parlera des villages « médiévaux » : « ici, le temps s'est arrêté »²⁵

Yolande Villemaire fait écho de la même idée lors d'une Table Ronde tenue à Montréal sur la thématique « Ecrire l'Inde au Québec » :

« Puis aussi une dimension presque intemporelle. (...) mon roman²⁶ se passait au Moyen Âge, ce n'était pas tellement difficile d'imaginer le Moyen Âge parce qu'il y avait quelque chose d'intemporel dans la façon dont les paysans vivaient autour ». ²⁷

Quant à Larry Tremblay, il dira qu'il a l'impression qu'en Inde il voyage plutôt dans le temps que dans l'espace. Pourtant l'aspect spatial s'allie étroitement au temporel. On voit comment Pondichéry devient le point de départ et non d'arrivée comme on aurait tendance à le croire. Ce lieu pivot permet le voyage dans un continuum temporel où le sujet tente de se situer à partir des références de son contexte immédiat. La tendance de happer la moindre promesse d'une spiritualité libératrice est non seulement symptomatique d'une société en crise spirituelle mais montre aussi qu'il peut y avoir un monde où tout ne fonctionne pas selon la règle du cadran.

Pour certains, Pondichéry paraît comme le lieu magique qui fournit des pouvoirs cognitifs. Toutefois, cette représentation reste celle d'une quête individuelle. A croire les textes cités dans cet article, Pondichéry aurait servi de catalyseur, de lieu d'éveil spirituel même si les personnages ne peuvent, pour une raison ou pour une autre, suivre le chemin tout entier.

« L'Amérique était dure, implacablement matérialiste. Mais l'Inde... l'Inde n'avait pas encore tué Dieu. C'était le pays des *rishis*, des *sanyassins*, des *yogis*, le pays de Sri Aurobindo, dont les écrits avaient été pour Lysiane la première réponse sensée à l'absurdité terrestre ». ²⁸

C'est le fait français combiné avec la spiritualité qui rend Pondichéry incontournable pour tout francophone de passage en Inde. C'est Guy Sorman, l'intellectuel français, qui résume à juste titre l'importance de cette ville :

« La passion française pour l'Inde s'était initialement fixée sur Vivekananda, à l'invite de Romain Rolland ; puis Aurobindo, plus « moderne », l'a remplacé dans les années 60. Depuis un demi-siècle, point de rencontre entre l'Inde et l'occident, cet ashram²⁹ héberge une tentative ambitieuse de fusion entre la pensée rationnelle de l'Occident et la pensée magique de l'Orient ». ³⁰

Le dualisme Orient-Occident continue à nous interpeller malgré le phénomène de la mondialisation. Face à un monde qui s'uniformise davantage, le danger de vouloir maintenir un clivage net est saillant. La faute, si l'on peut dire ainsi, reste non seulement dans le regard « occidental » mais aussi dans un Orient qui cherche à s'orientaliser davantage à l'image d'une représentation figée. A titre d'exemple, l'industrie du tourisme veille bien à ce que le passé colonial soit mis en valeur par le biais des hôtels de luxe, refaits à partir des anciennes demeures coloniales. C'est que ces tentatives louables en matière de restauration ramènent paradoxalement le voyageur à apprécier la gloire de l'époque coloniale. Est-il étonnant alors que la représentation ne cesse de répéter le « déjà dit » à plusieurs reprises pour que l'imaginaire se transforme graduellement en réalité ?

Notes

- ¹ Xavière Sénéchal, *le Pays d'Ailleurs*, Québec, Flammarion, 1999, p. 254.
- ² Georgette David, *Pondichéry, Porte de l'Inde*, Pondichéry, Imprimerie de la Mission, 2000, p.54.
- ³ George Hartley, *The Abyss of Representation : Marxism and the Postmodern sublime*, Duke University Press, 2003.
- ⁴ Gayatri Spivak Chakravarti, *In other worlds :essays in cultural politics*, New York, Metheun, 1987.
- ⁵ François Ricard, « Le berceau de Dieu », *Liberté*, 157, 1985, pp. 37-43.
- ⁶ Graham Huggan, « Orientalism Reconfirmed ?, Stereotypes of East-West Encounter in Janette Turner Hospital's *The Ivory Swing* and Yvon Rvard's *les Silences du corbeau* », *Canadian Literature*, 132, Spring 1992.
- ⁷ Louise Latraverse, *India mon amour*, Montréal, Editions Art Global, 1995, p.10.
- ⁸ Denise Helly et Nicolas Van Schendel, *Appartenir au Québec : citoyenneté, nation et société civile*, Sainte-Foy, Editions de l'IRQC, 2001, p.209.
- ⁹ Valérie Lion, *Irréductibles Québécois*, Paris, Editions des Syrtes, 2004, p. 189.
- ¹⁰ Yolande Villemaire, *la Lune indienne*, Trois Rivières, les Ecrits des forges, 1994, p.39.
- ¹¹ Xavière Sénéchal, *op.cit.*, p. 255.
- ¹² Georgette David, *op.cit.* p. 64.
- ¹³ La Mère se réfère à Mira Richard, une Française, venue en Inde en 1914 pour poursuivre le travail spirituel avec Sri Aurobindo. C'est elle qui a formalisé l'Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry en imposant une structure rigoureuse propre au rationalisme français, en apportant une hiérarchie, absente jusque là et en établissant pour jamais une ambiance de laissez-faire. Quant à Sri Aurobindo, il se contenta dès lors de se livrer à la méditation laissant la tâche administrative à la Mère. D'ailleurs, c'est lui qui lui donna le titre de Sri Ma ou Mère.
- ¹⁴ Fait de voir un saint ou une statue de divinité souvent dans un grand rassemblement.
- ¹⁵ Salutations humbles et respectueuses à un maître spirituel (ou même à une personne plus âgée) dans le but d'être béni par celui-ci.
- ¹⁶ Yvon Rivard, *les Silences du Corbeau*, Montréal, editions Boréal, 1998, pp.173-174.
- ¹⁷ *Ibid.*, p. 134.
- ¹⁸ *Ibid.* p. 92 (Les italiques viennent de moi).
- ¹⁹ Janusz Przychodzen et Vijaya Rao, « Ecrire l'Inde au Québec : mythes et réalités de l'Ailleurs », *Revue internationale d'études canadiennes*, Ottawa, no. 31, 2005.
- ²⁰ « Ecrire l'Inde au Québec : Table Ronde », *Ibid.*, p. 146.
- ²¹ Monique Patenaude, *Made in Auroville, India*, Montréal, les éditions Tryptique, 2004.
- ²² Xavière Sénéchal, *Ibid.* p. 256.
- ²³ Larry Tremblay, *Poudre de Kumkum*, Montréal, XYZ, 2002, p.11.
- ²⁴ *Ibid.*, p.63.
- ²⁵ Louise Latraverse, *op.cit.*, p.16.
- ²⁶ Il s'agit du roman *le Dieu dansant* de Yolande Villemaire, situé au Xle siècle dans l'Inde du sud pendant la période Chola qui introduit cette thématique bien qu'elle ne soit pas au cœur de l'ouvrage. Villemaire nous présente le personnage de Shambala, danseur de Bharatanatyam, une des danses classiques les plus anciennes de l'Inde. On interdit à Shambhala le droit de pratiquer sa passion, car la danse était surtout une affaire de femmes. Dans un moment de grande colère, le père le frappe à coups de bâton sur les jambes lui causant ainsi l'infirmité permanente.
- ²⁷ « Table Ronde : Ecrire l'Inde au Québec », *op.cit.*, p.147.
- ²⁸ Monique Patenaude, *op.cit.*, p.19.
- ²⁹ L'ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry.
- ³⁰ Guy Sorman, *Le Génie de l'Inde*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2000, p. 194.

Bibliographie

Bhabha Homi, "The Other Question", *Contemporary Postcolonial Theory*, Padmini Mongia (Ed.), New Delhi, Oxford India Paperbacks, 2000.

- David Georgette, *Pondichéry, Porte de l'Inde*, Pondichéry, Imprimerie de la Mission, 2000.
- Hartley George, *The Abyss of Representation : Marxism and the Postmodern Sublime*, Duke University Press, 2003.
- Helly Denise et Nicolas Van Schendel, *Appartenir au Québec : Citoyenneté, Nation et Société civile*, Sainte-Foy, Editions de l'IRQC, 2001.
- Huggan Graham, « Orientalism Reconfirmed ?, Stereotypes of East-West Encounter in Janette Turner Hospital's *The Ivory Swing* and Yvon Rvard's *Les Silences du Corbeau* », *Canadian Literature*, 132, Spring 1992.
- _____ *The Postcolonial Exotic: Marketing the Margins*, London & New York, Routledge, 2001.
- Lion Valérie, *Irréductibles Québécois*, Paris, Editions des Syrtes, 2004.
- Przychodzen Janusz & Vijaya Rao, « Ecrire l'Inde au Québec : Mythes et Réalités de l'Ailleurs », *Revue Internationale d'Etudes Canadiennes*, Ottawa, n° 31, 2005.
- Ricard Français, « Le Berceau de Dieu », *Liberté*, 157, 1985.
- Rao Vijaya, « Orientalisme québécois et Représentation hindoue », *Identités hybrides : Orient et Orientalisme au Québec*, (Ed) Mounia Benalil & Janusz Przychodzen, Montréal, Paragraphes, 2006.
- Said Edward, *Orientalism*, London, Kegan & Paul, 1978.
- Sorman Guy, *Le Génie de l'Inde*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2000.
- Spivak Chakravarti Gayatri, *In Other Worlds :Essays in Cultural Politics*, New York, Metheun, 1987.

Oeuvres à thématique indienne

- Latraverse Louise, *India, Mon Amour*, Montréal, Editions Art Global, 1995.
- Patenaude Monique, *Made in Auroville, India*, Montréal, Tryptique, 2004.
- Rivard Yvon, *Les Silences du Corbeau*, Montréal, Boréal, 1998.
- Senechal Xavière, *Le Pays d'Ailleurs*, Québec, Flammarion, 1999.
- Tremblay Larry, *Poudre de Kumkum*, Montréal, Editions Xyz, 2002.
- Villemare Yolande, *Le Dieu dansant*, Montréal, L'hexagone, 1995.
- _____, *La Lune Indienne*, Trois Rivières, Les Ecrits des Forges, 1994.